

A LA PLACE DE LA PEUR

par Aneurin BEVAN

Aneurin Bevan est le leader reconnu de l'opposition dans le Labour Party britannique où se mène une lutte entre la droite et la gauche pour la direction. Ses points de vue reflètent la radicalisation provenant des premiers stades de résistance des travailleurs aux conséquences de la remilitarisation et du programme de guerre impérialiste.

Les opinions de Bevan ont plus qu'une importance nationale. Le Labour Party est la plus importante de toutes les organisations social-démocrates. Les mêmes conditions économiques et politiques générales affectant le reste de l'Europe occidentale, il est inévitable que des tendances semblables au bevanisme émergent à des degrés divers dans les partis sociaux-démocrates des autres pays.

« A la place de la peur » est le principal manuel du bevanisme. Il est caractérisé d'une part par un respect du marxisme plus grand que ce n'en est l'habitude chez les dirigeants du L.P. qui restent accrochés à la tradition de Mac Donald qui rejette « les variétés continentales et russes » de socialisme en faveur de leur mélange spécial de socialisme moral et de libéralisme. Pour l'Angleterre c'est là un tardif pas en avant en théorie. Mais il est accompagné d'une incapacité d'embrasser de tout cœur « les principes classiques du marxisme » et de les appliquer avec tant soit peu de cohérence à la politique britannique.

L'indécision de Bevan est particulièrement sensible dans le domaine des affaires internationales. Tandis que l'aile droite endosse avec enthousiasme l'alliance atlantique, il fait une critique poussée de certains de ces aspects. « Je pense que la direction donnée au monde par le gouvernement des Etats-Unis est erronée », écrit-il. Cependant il ne demande pas une rupture complète avec l'impérialisme des U.S.A., comme le fait la véritable aile gauche dans le L.P. Il adresse ses arguments à la « raison » des monopoleurs et des militaristes américains, afin qu'ils refrènent leur témérité.

L'aile droite unie aux Tories soutient une politique d'armement à l'extrême. Bevan ne s'oppose pas au réarmement en tant que tel, il objecte vigoureusement aux dimensions, à la vitesse et à l'étendue de celui-ci. Il s'est mis en avant comme le principal critique du programme de réarmement parmi les som-

ments du L.P. Il a démissionné du gouvernement sur cette question et il doit une grande partie de sa popularité à sa défense des services sociaux menacés par l'énorme budget des armements.

Dans ce livre, il ne fait pas qu'exprimer de l'inquiétude née des effets dévastateurs du réarmement sur le niveau de vie du peuple britannique et la stabilité de l'économie. Tout en espérant que les U.S.A. « arment pour la paix », il craint que les pressions économiques derrière le programme d'armement poussent le capitalisme américain au déclenchement d'une troisième guerre mondiale. Car, souligne-t-il, « tant de richesse est liée à la machine de guerre que la peur d'une déflation universelle et des banqueroutes et du chômage qui en résulteraient nous pousseront soit dans une action militaire soit dans la continuation de la production d'armes sur une échelle auto-destructive ».

Aux préparatifs de guerre de Washington, Bevan oppose un plan grandiose « pour le développement pacifique des régions arriérées du monde ». Le développement lent du plan de Colombo et les dimensions naines du Point IV du programme de Truman par comparaison au budget de guerre n'offrent pas grand espoir que les hommes d'Etat américains puissent être persuadés de renverser la vapeur et de construire des machines pour une production pacifique dans les régions arriérées à la place de machines de destruction.

Bevan est tout à fait conscient de la signification progressive des révolutions en Orient et du caractère irrésistible des soulèvements coloniaux. Il n'attribue pas ces mouvements aux machinations de démons soviétiques ou aux instigations artificielles de partis communistes. « C'est une erreur profonde de considérer nos rapports avec les peuples arriérés simplement comme un aspect de la lutte avec l'Union soviétique. Si le système soviétique n'existait pas, le problème serait encore là ».

Ces révoltes nationales ont été provoquées par des conditions sociales effrayantes et une tyrannie politique. Elles portent les aspirations de masses qui ont été piétinées à un mode de vie meilleur rendu possible par la civilisation moderne. Les peuples d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine se rebellent parce « qu'ils voient des richesses propres à